

Martin Amis et son roman à problème

L'éditeur Gallimard a refusé de publier « *The Zone of Interest* », le nouveau roman de l'écrivain britannique consacré à Auschwitz. Est-il à ce point périlleux d'écrire un texte de fiction sur la Shoah ?

Par Nicolas Weill, [Le Monde](#), 17 août 2014

A 65 ans, l'écrivain britannique Martin Amis, désormais installé aux Etats-Unis, est connu pour susciter la polémique. Pourtant, sa nouvelle livraison, ***The Zone of Interest*** (en ce début septembre, au Royaume-Uni, chez Jonathan Cape, et à l'automne 2015, en français, chez Calmann-Lévy), un roman sur Auschwitz, semble annoncer un orage plus sévère que d'habitude. Deux éditeurs de Martin Amis, le français Gallimard et l'allemand Hanser Verlag, ont refusé le manuscrit, au risque de perdre un auteur de renom. La perspective de controverses enflammées n'avait pourtant pas dissuadé Gallimard, en 2006, de publier l'ouvrage controversé de Jonathan Littell ***Les Bienveillantes***, un épais roman sur la destruction des juifs d'Europe vue à travers le regard du nazi Maximilien Aue.

La gêne qui entoure le nouveau « Martin Amis » est manifeste : chez Gallimard comme chez Hanser Verlag, on se dérobe aux interviews, se contentant d'invoquer le processus usuel de lectures multiples et croisées qui a conduit au désistement. Contacté par le biais de son représentant, l'auteur n'a pas non plus souhaité s'exprimer. Pour les rares lecteurs français de l'ouvrage – dont ***Le Monde***, qui a pu se procurer les épreuves –, la différence entre la « zone d'intérêt » évoquée par le titre – on désigne ainsi le complexe d'Auschwitz-Birkenau, jamais nommé dans le roman mais aisément reconnaissable – et le roman de Littell, lauréat du prix Goncourt et de l'Académie française 2006, saute aux yeux. Jonathan Littell, qui prenait en compte la « Shoah par balles » – les massacres de juifs commis à l'Est sans déportation des victimes –, balayait, en 1 408 pages, une histoire du génocide dans tous ses aspects alors que Martin Amis reste, en 310 pages, plus « classiquement » cantonné au camp d'extermination et à la thématique de la mort industrielle.

Monologue intérieur de trois personnages

Pour défendre son nouvel auteur, Deborah Kaufmann, l'éditrice de Calmann-Lévy, qui est maintenant en charge de Martin Amis, en appelle à la liberté de l'écrivain de fiction. Faire de la littérature à partir de la Shoah demeure problématique, selon elle, mais elle trouve la démarche d'Amis légitime. Après tout, certains des plus grands écrivains, eux-mêmes des survivants, y ont même vu une nécessité. En réplique à la fameuse réflexion du philosophe Theodor W. Adorno (1903-1969) selon laquelle écrire de la poésie après Auschwitz serait « **barbare** », l'écrivain Imre Kertész, prix Nobel de littérature en 2002, avait, non sans provocation, affirmé dans ***L'Holocauste comme culture*** (Actes Sud, 2009) que, au contraire, on ne pourrait « **écrire de poèmes que sur Auschwitz** », le « grand récit » de l'Europe d'après-guerre.

Dans son roman, Martin Amis introduit son lecteur dans la « planète Auschwitz » à travers le monologue intérieur de trois personnages : le commandant du camp, Paul Doll ; le chef du Sonderkommando chargé de vider les chambres à gaz, un juif déporté du ghetto de Łódź appelé Szmul et Thomsen, le neveu inconnu d'un des proches collaborateurs d'Hitler, Martin Bormann. À l'été 1942, Thomsen, intérieurement convaincu de l'inéluctable défaite du Reich, est envoyé dans « la zone d'intérêt » pour faire incinérer les cadavres qui étaient jusque-là enterrés dans des fosses communes. Les amours de la femme du commandant, Hannah, que Thomsen s'efforce de séduire, occupent le centre de l'intrigue. Hannah continue d'éprouver des sentiments amoureux pour un détenu communiste dont elle fut la camarade dans le passé.

L'humour grinçant, le décalage et le sarcasme ont-ils leur place dans une fiction consacrée à Auschwitz ?

Dans ***The Zone of Interest***, on passe d'un flux de conscience à un autre, démultipliant les angles de vision sur le camp à travers le regard de tueurs, apparemment très occupés par leur vaudeville et leur vie sexuelle à l'ombre des crématoires – une dimension que ***Les Bienveillantes*** ne négligeaient pas non plus. Les monstres seraient donc autant d'« hommes ordinaires », qui nous ressemblent beaucoup par leurs obsessions ? C'est ce que semble suggérer Martin Amis, dans une version de la « banalité du mal » pas vraiment novatrice. « **Car je suis un homme normal avec des besoins normaux. Je suis complètement normal. C'est ce que personne n'a l'air de comprendre.**

Paul Doll est complètement normal », martèle le commandant.

Dans la postface de son roman, Martin Amis livre la bibliographie à partir de laquelle il a travaillé, qui mêle littérature historiographique, témoignages, romans et poésie. Ce souci de montrer au lecteur le sérieux de sa documentation produit souvent des résultats laborieux : un esprit quasi scolaire règne sur la prose de **The Zone of Interest**. Des spécialistes n'en ont pas moins relevé l'in vraisemblance de certaines scènes. C'est le cas de cette arrivée d'un convoi venu de France, sur la rampe d'Auschwitz, composé de voitures de voyageurs, et non de wagons à bestiaux. « **C'est à ce moment-là, raconte Paul Doll dans le livre, que la vieille dame petite et courbée se détacha de la masse hébétée des arrivants et boitilla jusqu'à nous à une vitesse déconcertante, dans une course en crabe. Toute tremblante d'une colère mal maîtrisée, elle lança (dans un allemand assez correct) : "Est-ce vous le responsable ici ? – Oui, Madame, c'est moi. – Pouvez-vous imaginer, dit-elle, la mâchoire frémissante, qu'il n'y avait pas de wagon-restaurant dans ce train ?" »**

Plaidoyer pro domo

L'humour grinçant, le décalage et le sarcasme ont-ils leur place dans une fiction consacrée à Auschwitz ? Oui, tant qu'ils aident à surmonter la stupéfaction et l'hébétude suscitées par l'atrocité. On songe, par exemple, au mélange de truculence et d'horreur manié avec tant de virtuosité par Edgar Hilsenrath, auteur de **Nuit** et du **Nazi et le Barbier** (Attila, 2012 et 2010). La liberté romanesque permet en effet de tendre un « miroir » où se reflètent les âmes des individus alors que cet univers reste inaccessible aux historiens. Martin Amis le fait d'ailleurs dire à Szmul dans son roman et l'on peut y voir un plaidoyer pro domo.

S'agissant de la Shoah, cet art demeure cependant difficile et, surtout, plus exposé à l'obscénité. Nées d'une expérience vécue, les figures déformées jusqu'au grotesque de Hilsenrath gardent leur puissance de conviction. Les personnages d'Amis, au contraire, affichent souvent un air artificiel, trop évidemment représentatif du matériau de papier dont ils sont issus. De même est irritant le côté « Benetton » de la reconstitution : comme s'il fallait qu'à Auschwitz, où moururent majoritairement des juifs, chaque groupe de persécutés ait son personnage dans le roman (Rom, témoins de Jehovah, résistants allemands, etc.).

Aucune intention profanatrice

The Zone of Interest n'évite pas toujours un autre travers : les tortures infligées par les SS aux détenues ont suscité une production littéraire de type pornographique qui a prospéré jusqu'en Israël, au moins jusqu'au début des années 1960. Cette dimension n'est pas complètement absente du livre de Martin Amis, notamment avec le personnage de la jeune Esther, une déportée épargnée parce qu'elle plaît au SS Boris et qui danse langoureusement devant ses bourreaux, ou celui d'Ilse Grese, la fonctionnaire allemande du style « fille facile » et meurtrière à l'occasion. Le détour par Auschwitz était-il nécessaire pour fustiger l'obsession sexuelle de la société d'aujourd'hui ?

Cela dit, aucune intention profanatrice n'anime Martin Amis, qui assure dans la postface que, bien loin d'avoir été les « **sous-hommes** » que les nazis se représentaient, les victimes ont pu, par leur courage, incarner « **la crème de l'humanité** ». « **Les faits établis par une historiographie qui se chiffre en dizaines de milliers d'ouvrages ne font pas l'ombre d'un doute ; mais ils restent dans un certain sens incroyables ou, au-delà de toute croyance, impossibles à assimiler. Avec beaucoup de prudence, je suggère l'idée qu'une partie du caractère exceptionnel du III^e Reich tient à son inflexibilité, à son système de protection qui électrocute toutes nos tentatives de contact et de saisie.** » Martin Amis entend quand même presser le bouton de la question « **pourquoi** ». Encore eût-il fallu que le livre soit incontestable, dans un domaine où le niveau d'exigence requis ne laisse guère droit à l'erreur.



Martin Amis, en 2013. FREDERIC STUCIN / PASCO